



CULTURE

Des favelas à l'Amazonie, l'autre Brésil de Ludovic Carème

A Marseille, le photographe montre le problème du logement ou de la déforestation à travers des portraits sensibles et pudiques

PHOTOGRAPHIE

MARSEILLE - envoyée spéciale

Qui sont ces gens qui attendent, sérieux et droits comme des «i», habillés avec soin, devant ce mur délabré de Sao Paulo ? Des habitants de la favela Agua Branca, qui attendent le bus pour aller travailler. Certains portent un uniforme, d'autres un badge. Les portraits sobres et sensibles de Ludovic Carème, noir et blanc classique, présentés dans une vaste exposition à la Friche la Belle de Mai, à Marseille, rompent avec les images attendues sur les bidonvilles brésiliens, connus pour la misère et les trafics.

Le photographe a pris pour sujet des habitants ordinaires, en quête d'une vie normale, et la scénographie originale les a répartis

tout autour d'une drôle de salle ronde. Pour pénétrer dans la favela, il faut entrer dans le cercle, où l'on découvre d'autres habitants, leurs mots écrits à la main sur des papiers et tout ce qu'il reste de leurs maisons : des ruines et des montagnes de gravats, une fois que la police est venue casser des vies entières à coups de bulldozer. Mais les images sont moins empreintes de violence que de tristesse et de désolation.

Ludovic Carème, dont on a pu voir par le passé les images dans la presse, revient d'un séjour de dix ans au Brésil. Les photos qu'il en rapporte, réunies dans deux volumes aux éditions Xavier-Barral, délaissent le photojournalisme et l'événement pour leur préférer l'intemporalité : paysages sensuels et pleins d'ombres, portraits sensibles au regard pé-

nétrant dans de grands tirages soignés au noir profond. En Amazonie, dans l'Etat de l'Acre, tout à l'ouest du pays, il a capturé la moiteur de la forêt, des lumières rasantes, les cabanes sur pilotis perdues dans les arbres, les corps humains émergeant des plantes ou penchés sur l'eau. Le photographe joue surtout sur la matière et les ombres, les courbes et les lignes, le reflet du ciel dans une barque coulée.

Une impressionnante fresque

Mais ces photos contemplatives laissent transparaître, en arrière-plan, des conditions de vie terribles et un passé à vif. Les habitants sont des *seringueiros*, récolteurs de caoutchouc dont les ancêtres ont massacré les Indiens pour s'installer sur place. Les moignons d'arbres, ici et là, té-



moignent des attaques de ces travailleurs endettés contre la forêt amazonienne, qui tentent d'améliorer leurs conditions de vie en se tournant vers l'élevage, tandis que les urbains s'alarment de la déforestation...

Du côté de la ville, justement, Ludovic Carème s'est plongé dans la vie d'autres démunis, encore plus à plaindre que les habitants des favelas. Pour photographier les sans-abri, symptômes des inégalités sociales et du mal-logement criant de Sao Paulo, mégapole où pourtant tant d'immeubles de bureaux sont vides, il a su trouver une distance pudique et juste. Dans ses images, ces SDF qui occupent le centre-ville dégradé sont des fantômes quasi invisibles : des formes étranges, reconnaissables seulement à une bâche de plastique, une couver-

ture restée sur le trottoir ou un minuscule carton d'où sort parfois une main ou une sandale.

Sur le mur de la Friche, cette série forme une impressionnante fresque de 60 images dont on a du mal à croire que chaque élément désigne en fait un humain, tant ces constructions s'apparentent à des objets, des sculptures. Impossible de voir ces silhouettes fragiles enveloppées dans un drap ou un plastique sans penser à des momies ou même à des corps dans des linceuls. Ce qui n'est pas toujours loin de la réalité, les sans-abri étant nombreux à mourir sur les trottoirs et découverts au petit matin. D'autres se réfugient dans des « favelas verticales », des immeubles inoccupés autrefois luxueux qui sont nombreux au centre-ville et que le photogra-

phe montre dans une dernière série : ruines urbaines désormais livrées aux squatteurs, aux trafiquants et aux *pixadores*, artistes de street art. ■

CLAIRE GUILLOT

« *Brésils* », de Ludovic Carème, Grand Arles Express, Tour/5^e étage, Friche la Belle de Mai, à Marseille. Jusqu'au 29 septembre, fermé lundi et mardi. Entrée : 3 et 5 €. Livres : « *Brésils, Amazonie* » (128 p., 39 €) et « *Brésils, Sao Paulo* » (128 p., 35 €), de Ludovic Carème, éditions Xavier-Barral. A voir aussi : « 40 ans après, la photographie contemporaine au Cambodge », Friche la Belle de Mai, galerie La Salle des Machines. Jusqu'au 25 août. Entrée gratuite.